Yanis Marshall

« JE VOUS CONSEILLE DE NE PAS LE DIRE »



VIH, addictions, violences sexuelles...
Ne plus avoir honte.

LEDUC

« Je ne suis pas Yanis le séropositif.
Je ne suis pas Yanis la victime.
Je suis un survivant.
Je suis Yanis, et ce livre, c'est ma façon de dire
que tout ça n'est pas arrivé pour rien.
Que j'en fais quelque chose.
Pour que quelqu'un qui apprend qu'il est séropositif
à vingt ans ne pense pas que sa vie est finie.
Pour que les gens qui portent un secret depuis vingt ans
comprennent que le problème, c'est le secret.
Pas le virus, pas le viol, pas la honte… »

Depuis tout jeune, Yanis Marshall a toujours été porté par un rêve : devenir danseur et chorégraphe. Un exutoire. Une façon de se réapproprier son corps, d'exprimer qui il est et de se sentir libre. Mais ce rêve a son revers : addictions, excès, violences… et une notoriété perverse qui ronge le crâne.
Avec ce témoignage, sincère et lucide, Yanis Marshall se livre sur son cheminement tout en dévoilant ses failles, ses choix et sa vulnérabilité. Une mise à nu qu'il pousse jusqu'à révéler un mal qu'on lui a bien souvent conseillé de cacher : sa séropositivité.
Ce livre est un choc de vérité, qui rend ce récit nécessaire et éclairant : on peut vivre, aimer, briller autrement, mais pleinement.

Yanis Marshall est directeur artistique, chorégraphe et danseur, spécialiste de la danse à talons, dont il est le pionnier en France. Très jeune, il intègre les plus grandes compagnies (Cirque du Soleil) et débute une carrière qui le propulse à l'international. Il collabore avec les plus grandes stars (Céline Dion, Mariah Carey…), donne des master class dans le monde entier, et participe à de nombreuses émissions de télévision. En 2022, le public français le découvre dans la première saison *Drag Race France*, puis dans la saison 10 de la *Star Academy*. Il est directeur du Centre international de danse Yanis Marshall à Paris.

Récit recueilli par Sarah Koskievic.

19 euros
Prix TTC France
ISBN : 979-10-285-3887-3
9 791028 538873
FABRIQUÉ EN FRANCE
éditeur écoresponsable
Rayon : Témoignage
editionsleduc.com
LEDUC

Photographie de couverture © Madeleine Production • Direction artistique : Élisabeth Hébert

« JE VOUS CONSEILLE DE NE PAS LE DIRE »

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS !

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez des informations sur nos parutions, nos événements, nos jeux-concours… et des cadeaux !
Rendez-vous ici : **bit.ly/newsletterleduc.**

Retrouvez-nous sur notre site **www.editionsleduc.com** et sur les réseaux sociaux.

Leduc s'engage pour une fabrication écoresponsable !
« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison. Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure ! C'est pourquoi nous avons fait le choix de l'écoresponsabilité. Un livre écoresponsable, c'est une impression respectueuse de l'environnement, un papier issu de forêts gérées durablement (papier FSC® ou PEFC), un nombre de kilomètres limité avant d'arriver dans vos mains (90 % de nos livres sont imprimés en Europe, et 40 % en France), un format optimisé pour éviter la gâche papier et un tirage ajusté pour minimiser le pilon ! Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.

Préparation de copie : Mylène Coll
Relecture : Camille Le Dain
Mise en page : Laurent Grolleau
Photographies p. 5 : © DR

Remerciements au Théâtre de la Madeleine.

© 2026 Leduc Éditions
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
ISBN : 979-10-285-3887-3

Yanis Marshall
Récit recueilli par Sarah Koskievic

« JE VOUS CONSEILLE DE NE PAS LE DIRE »

VIH, addictions, violences sexuelles…
Ne plus avoir honte.

LEDUC

À la mémoire de Nicolas Siouffi
et Baptiste Oberson.





Prologue

« Je vous conseille de ne pas le dire, monsieur Marshall. »

Les mots me percutent, je les entends. Je les rejette d'emblée.

C'est la Dre Zarka qui les a prononcés. Brune, la petite quarantaine. Ça se voit qu'elle connaît son boulot, qu'elle essaie d'être rassurante, factuelle. Peut-être même humaine.

J'ai les yeux rivés sur le sol, je sens la main de Sarah, ma meilleure amie, dans la mienne. Je ne dis presque rien. La médecin m'interroge. Vous fumez ? Vous buvez ? Vous vous droguez ? Et je réponds « oui » à tout en pleurant parce que je me sens dégueulasse. J'ai honte, j'ai tellement honte.

« Je vous conseille de ne pas le dire, monsieur Marshall. »

Bureau aux murs blancs, froids. Sans âme. Service des maladies infectieuses et tropicales de l'hôpital. J'ai traversé un long couloir dans une

ambiance horrible et triste. La tête baissée, j'ai jeté des regards en coin aux autres patients. Parano. Ils savent, c'est sûr qu'ils savent : on est tous là pour la même raison.

Elle m'a examiné tout le corps. J'avais qu'une envie : être absorbé par le sol. Je me suis senti vulnérable, traité comme un bout de viande. *Zarka*, en arabe, ça veut dire « cul ». Dans un autre contexte, ça m'aurait fait rire. Ici, on ne rit pas. Ici, on vient pour mourir.

Et puis elle m'explique que je vais rester là, à l'hôpital, qu'on va me faire une batterie d'examens pour déterminer le traitement le plus adapté. Je pleure, je ne sais pas. Sarah serre ma main, pose des questions, prend des décisions.

La D^re^ Zarka me demande ce que je fais dans la vie. Je réponds que je suis chorégraphe, que je commence à être connu. Ça a l'air de l'étonner. Il faut avouer qu'on dirait pas vraiment que je suis au top de ma carrière. Elle voit ce petit mec de vingt-cinq ans tout ratatiné, qui pleure de l'autre côté de son bureau.

Elle me propose deux options : un traitement classique, trois cachets par jour, ou entrer dans un essai clinique – le virus est en moi depuis environ deux mois seulement. Je ne sais pas.

Tout ce que je sais, c'est que j'ai le sida.

Depuis des années, j'accumule les conneries : drogue, alcool, pratiques sexuelles à risque. Je ne

mets pas de capotes. Pas que je refuse, mais je ne demande pas non plus.

Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi tous mes potes sont séropos et pas moi. Pourquoi d'autres, qui baisent dix fois moins que moi et qui n'ont pas vécu ce que j'ai vécu, sont séropositifs ? Il y avait en moi un truc qui pensait que je le méritais, ou qu'il fallait aller jusque-là. En fait, je ne faisais rien pour ne pas l'être. C'était pas une question de si. C'était une question de quand.

En 2015, je suis en feu. Je pars donner des cours à Los Angeles, au Mexique, au Brésil. Trois semaines, une par pays. Et puis Rio. Une semaine avec de vrais Brésiliens, pas de touristes, pas d'hôtels. Je fais n'importe quoi, j'assume tout, je refuse rien.

Quand je rentre, il fait beau. Le mois de mai est arrivé avec le soleil et les apéros en terrasse. Mais moi, j'ai une boule d'angoisse. Pas une peur vague – une certitude. Et cette certitude, elle a un nom, une adresse : Rio.

Dans ma tête, un pressentiment : « Là, c'est maintenant. »

J'appelle Sarah. Ivre et en larmes, j'anticipe le drame. Je lui dis que je crois que je suis séropositif. Elle est implacable : il faut aller se faire tester. Sarah connaît bien le sujet : Nico, notre meilleur ami, est séropositif. Elle l'a accompagné au moment de son diagnostic.

Alors je file dans un laboratoire. Les résultats tombent.

Négatif. Absolument rien.

Putain mais quelle joie ! J'appelle Sarah immédiatement, je la convoque dans le bar en bas de chez moi. On va fêter ça, on va boire à en perdre la tête ! Entre deux bouteilles, je réalise que je suis vraiment soulagé. Que ce que je croyais mériter, en fait, j'en veux pas. Sarah me dit : « Maintenant, tu fais gaffe Yanis. Je suis déjà passée par là avec Nico, je veux pas recommencer. » Dans ma tête, je formule une promesse en silence : j'arrête les conneries.

La mère de Sarah fête ses soixante ans, toute la famille part en safari au Kenya. Sarah a tout juste rompu avec son mec, son frère amène sa copine, elle se sent seule. Elle me propose de venir. Un safari, c'est mon rêve depuis toujours. Et pour la première fois, j'ai les moyens de le réaliser.

Je rentre d'Afrique totalement détendu. Avec dans le slip des taches qui me font tiquer. Je me dis que c'est rien – une irritation, une infection urinaire, n'importe quoi. Je me dis surtout qu'il y a deux mois, les tests étaient négatifs. J'ai quasiment pas baisé depuis. Une ou deux fois, peut-être. Donc c'est impossible.

Ce que je ne sais pas encore, c'est que j'étais allé faire ces tests trop tôt après le Brésil. Trop tôt pour que le virus soit détectable. Le premier test n'avait

pas raté quelque chose. Il avait juste pris une photo avant que la photo soit développée.

À l'aéroport de Doha, en transit vers Paris, je dis à Sarah que j'ai des taches suspectes dans mon slip.

Elle répond juste : « Dès qu'on arrive, on fait des tests. »

Ce « on », il vient de loin.

Alors « on » va refaire les tests. Et j'attends. J'attends les résultats. Le lendemain soir, j'ai un message. J'écoute mon répondeur. Une voix froide, mécanique. Elle dit d'aller à l'hôpital. Que tous les résultats sont positifs. Pas de médecin en face. Pas de convocation. Juste une voix sur un répondeur.

Il est déjà tard. On est le 13 août 2015.

Ce soir-là, je retrouve Sarah au bar en bas de chez moi. On ne va pas à l'hôpital même si on m'a dit que c'était urgent. Il est déjà minuit. Demain, 7 heures, l'Allemagne.

Un stage, trois cents personnes m'attendent à l'Urban Dance Camp. Je donne mes cours. Je fais le show. À la fin de chaque cours, les photos avec chacun. Sur chaque cliché, je souris. Je fais semblant.

Le soir, je marche vers l'hôtel. J'ai l'impression d'être en suspens. Le temps s'arrête. Je ne mange pas avec les autres profs. Je reste seul dans ma chambre, j'écoute en boucle un album d'Anita Baker. Je me mets nu devant le miroir en pied et j'attends que quelque chose change. Je suis persuadé que ça va se

voir. Que je vais avoir l'air malade. Que mon pénis va se déformer. Alors je regarde et j'attends.

Tout ce que je connais sur le sida, c'est la lente agonie de Tom Hanks dans *Philadelphia*. Dans ma tête, le VIH, c'est juste un mot plus joli pour dire sida. C'est la même chose.

Je suis seul en Allemagne, pendu au téléphone avec Sarah et Nico. Et une seule pensée : je vais mourir.

À mon retour, Sarah m'emmène en urgence à l'hôpital. Et c'est là que je me retrouve dans ce bureau blanc, face à la D^re^ Zarka. « Je vous conseille de ne pas le dire, monsieur Marshall. »

Le lendemain, j'y retourne pour donner ma réponse sur les traitements. Cette fois Sarah ne peut pas venir. C'est Jérémy[1] qui m'accompagne – un pote, séropositif lui aussi.

En sortant, je m'effondre. Jérémy me regarde.

— Pourquoi tu pleures ?

Ça me révolte. Si je pleure pas maintenant, c'est quand ?

Il me demande si j'ai faim, et me montre un resto de sushis en face de l'hôpital.

Devant ses makis au saumon, Jérémy devient un grand frère.

— Yanis, tu verras. Rien ne change. La vie continue.

Aujourd'hui, je sais qu'il avait raison.

---

1. Le prénom a été modifié.

LE CORPS QU'ON M'A DONNÉ

Chapitre 1

Something to Remember

On l'appelle Nadia la Gazelle. C'est ma mère et à Vallauris, tout le monde la connaît.

Ma mère dansait sur Donna Summer quand elle était enceinte de moi. La musique était là avant moi. Elle a toujours été là.

Quand on est dans sa Twingo, on écoute de la musique à fond. Janis Joplin, Sade, Toto, Randy Crawford… Et moi, j'ai le vent dans le visage et je chante toutes les paroles. À la maison aussi, je vis entouré de musique. Elle fait partie de nous, elle tourne non-stop. Ma mère est une femme libre. C'est une femme unique. C'est mon idole.

Elle est à la fois complètement à la masse et à la pointe de la mode. Un jour en kimono, un jour en combinaison léopard qu'elle faisait faire sur mesure par sa copine couturière, pour 50 francs. Elle n'avait pas les moyens de faire les vrais magasins, alors elle découpait des photos dans les magazines, elle disait « voilà », et la couturière reproduisait.

C'est une femme arabe libre, qui se balade à poil, qui mange du jambon, qui dit des gros mots. Et elle est drôle, tellement drôle. Nadia la Gazelle, c'est mon monde. Mon univers.

Mais Nadia la Gazelle ne vient pas de nulle part. Les parents de ma mère sont arrivés en France le 12 novembre 1962. Harkis. Ils avaient choisi la France pendant la guerre, et la France les a mis dans un camp – Saint-Maurice-l'Ardoise, dans le Gard. Ma mère avait un mois et demi. C'est là qu'elle a attrapé la tuberculose. Un nourrisson dans un camp de transit, en plein hiver.

Notre Côte d'Azur, c'est Vallauris. Tout proche de Cannes. La ville des potiers et de Picasso, qu'ils disent. Nous, on habitait à la Zaïne. Sept tours qui déchiraient le ciel. En bas, les jeunes brûlaient des poubelles. Pendant l'Aïd, il y avait des moutons sur les balcons. C'était chez nous.

Mais dès que je suis né, ma mère a voulu partir des tours. On a quitté le bâtiment 9 de la Zaïne pour la résidence Les Jasmins. Même endroit, même bordel, mais c'est une résidence. C'est plus classe, plus respectable.

On est rebeus. Mais chez nous, grâce à ma mère, il n'y a jamais eu de religion imposée. Un jour, quelqu'un a voulu m'apprendre une prière en arabe. Elle a refusé. « T'apprends pas ça à mon fils. S'il

veut l'apprendre plus tard, il le fera. » Les gosses de mon âge avaient des règles, des interdits, des cases. Moi, non. Elle ne m'a jamais enfermé dans quoi que ce soit.

Un jour, on descend les escaliers de la résidence avec une copine – la fille d'une famille du dernier étage. En bas, devant les boîtes aux lettres, il y a un type en costume-cravate, mallette à la main. Personne ne s'habille comme ça aux Jasmins. Il demande à ma mère si elle connaît telle famille. Elle dit non, elle connaît pas. Moi, devant elle :

« Mais maman, c'est ma copine ! »

Elle me met une *tléha,* une claque, devant le mec. Et elle me dit : « Je t'ai déjà dit, quand maman elle ment, tu fermes ta gueule. Je le connais, ce mec, c'est un huissier ! »

Le type est choqué. Mais ma mère, c'est ça. Cette méfiance de rebeu, cette peur de l'huissier, de la CAF, de tout ce qui porte une mallette. On donne jamais les noms, on dit jamais qui habite où. Elle dira toujours « non, je connais pas ». Même quand elle connaît.

Ma mère, c'est une femme tournée vers les autres. J'ai à peine six ans quand elle crée son association La Gazelle. C'est une association pour les gosses défavorisés du quartier. Pour 50 euros le trimestre, elle donne des cours de danse, des cours d'aérobic – body et guêtres inclus. La Gazelle, c'est aussi son bureau.

La journée, elle aide les femmes arabes qui ne savent pas trop écrire – pour faire sortir leur fils de prison, les courriers aux avocats, les démarches administratives, la mutuelle.

Après l'école, on me dépose à La Gazelle, je m'assois dans le studio de danse, je fais mes devoirs. Mais très vite, je délaisse mes cahiers et mes stylos dans un coin et je commence à danser. J'ai huit ans et j'adore ça. Je suis même plutôt doué ! Ma mère se fait engueuler par ma grand-mère, elle pense que la danse, c'est pas pour un petit garçon. Alors ma mère essaie de m'intéresser à d'autres activités : le foot, le judo, la peinture, l'école du cirque… Mais je reviens toujours à la danse.

Un matin, ma mère est convoquée par le proviseur de l'école élémentaire Langevin. On lui remonte les bretelles : « Votre fils, il laisse pas les enfants manger parce que les chorégraphies ne sont pas terminées ! »

C'est vrai qu'au début de l'année, j'ai couru vers la maîtresse pour lui demander : « C'est quand la kermesse ? » Pendant toute l'année, je préparais le spectacle de la kermesse. J'avais monté un petit groupe de danse et à chaque récréation de midi, on faisait des chorés sur… *Baby One More Time* ou les Spice Girls. Je disais aux petites : « Si tu vas manger, je te vire. » J'étais déjà un tyran. Je faisais presque passer des auditions. La kermesse, c'était mon heure de gloire.

De l'autre côté du préau, il y avait des groupes de racailles qui jouaient au foot. Ils me traitaient de pute parce que j'étais entouré de filles, musique à fond sur le poste. J'en avais rien à foutre, j'étais imperturbable. Je n'avais qu'un but : faire le show.

Ça ne plaisait pas à tout le monde. Dans la rue, au supermarché Casino, partout, j'entendais « Yanis la pute ». C'était mon surnom dans toute la ville. En bas des tours de la Zaïne, on me rackettait. Ma mère, elle, m'habillait comme elle s'habillait – c'est-à-dire n'importe comment et magnifiquement. Un matin, je sors avec mon manteau à franges. Encore une de ses trouvailles. Quand je rentre en fin de journée, les autres gosses ont coupé mes franges. Ma mère reste interdite devant ce manteau qui a perdu tout son style. Elle en devient folle.

C'est vrai que ce harcèlement me rendait triste, mais au fond, je m'en foutais, j'avais déjà un but dans la vie. À dix ans, j'étais déjà chorégraphe, prof, tyran.

Un jour, je prends un cours de danse dans le studio de ma mère. Il fait beau, les fenêtres sont ouvertes et comme on est au rez-de-chaussée, on voit les passants dans la rue. Et ils nous voient aussi.

Un gosse marche devant les fenêtres, passe sa tête, me crie « Yanis la pute » et me crache dessus avant de s'enfuir en courant.

Le temps se suspend, l'espace d'une seconde peut-être. Puis ma mère reprend ses esprits. Elle arrête le

cours, plante tout le monde là, m'attrape par le bras et saute par la fenêtre. Elle me fourre dans sa Twingo et on roule jusqu'à la Zaïne. Ce gosse, elle l'a reconnu, alors elle se fout devant le HLM et, d'en bas, crie vers un balcon. Une femme sort la tête mais ma mère veut en découdre.

— Il est où le père ? Appelle-moi ton mari.

Scandale. Toute la tour est sur son balcon pour assister au spectacle.

Le père se montre enfin et ma mère ne se démonte pas. Elle hurle.

— Espèce de fils de pute, si ton gamin touche encore à mon fils, je te tue toi et toute ta famille.

Toute la tour est outrée, c'est un scandale total qui se produit à la Zaïne. Mais la Gazelle est protectrice, après ça, on ne m'a plus jamais emmerdé.

C'est un de mes plus beaux souvenirs avec ma mère.

Elle m'a tout donné. Tout ce qu'elle avait. Il n'y a jamais eu un manque matériel, jamais. Ce qu'il n'y avait pas, c'est le contact. Pas de bisous, pas de câlins. Ce n'est pas elle. L'affection, elle ne connaît pas, sa propre mère ne lui en donnait pas.

Ce qu'il me manque encore, c'est un modèle. Quelqu'un qui ressemble à ce que je veux devenir.

Un soir, je regarde *Madonna: Truth or Dare*, sorti en France sous le titre *In Bed with Madonna*, le documentaire sur la tournée de la star. C'est aussi

la première fois que je vois deux hommes s'embrasser – la première fois pour l'Amérique, la première fois pour moi. On voit la Gay Pride, des mecs danser. Tout est transgressif, tout est sexuel. Et ça change ma vie radicalement.

Chez moi, les garçons font du foot. À la danse, je suis le seul garçon de mon âge. Et là, à l'écran, il n'y a que des hommes qui dansent autour de Madonna. Pas une danseuse. Que des garçons, et presque tous homos. À cet âge-là, la sexualité n'est pas encore un sujet. Mais il y a ce sentiment : je ne suis pas seul. Dans ma ville, il n'y a personne à qui je peux m'identifier – mais ça existe, quelque part. Et puis il y a elle. Les tenues improbables, le soutien-gorge iconique de Jean-Paul Gaultier. Une femme qui ne s'excuse jamais, drôle, un peu arrogante, la boss. Elle sait ce qu'elle veut. Moi aussi, maintenant.

Il y a un danseur. Il s'appelle Salim. Il a les cheveux longs, un peu comme moi. C'est le seul qui me ressemble dans ce monde-là.

Je me tourne vers ma mère.

« Ça, ça va être ma vie. »

LE CORPS QU'ON M'A APPRIS